



## Exil et migration

Philippe La Sagna

Je vais vous parler d'immigration et exil, reprenant un peu le travail accompli en Italie, en particulier pour le colloque de Turin « Étranges étrangers », dont vous avez dû avoir des échos.

Les migrants – maintenant ce terme rassemble à la fois immigration et migration – sont près de deux cent cinquante millions, probablement plus en 2018 et ils représentent 3% de la population mondiale. La majorité, ce sont des travailleurs, mais parmi eux on compte, on distingue, d'une façon souvent difficile, les personnes déplacées par exemple, qui sont environ quarante millions, et les réfugiés qui sont plus de vingt-deux millions, on verra par la suite ce que ces termes recouvrent.

Pendant longtemps les migrants étaient perçus comme cherchant du travail, aujourd'hui on peut dire que c'est beaucoup plus divers et beaucoup plus dramatique. Autrefois ils se distinguaient de l'exilé qui était souvent une personne qui changeait de pays par choix ou pour des raisons politiques. Freud par exemple, a dû s'exiler, plusieurs fois même, cela a été le cas de sa famille ou de lui.

Évidemment les migrants sans papiers d'aujourd'hui, les réfugiés, ont peu de choses en commun avec ces exilés et encore moins peut-être avec ceux qu'on appelait au XX<sup>e</sup> siècle « les émigrés ». Tous cependant doivent vivre en étranger à l'étranger dans les pays où ils vont tenter de s'établir. On tient aujourd'hui à séparer artificiellement celui qui migre pour se réfugier, se mettre à l'abri parce que son pays est en guerre, et celui qui le fait pour vivre mieux. Et évidemment ce vivre mieux est très vaste. De ce côté-là, on peut considérer même que les gens par exemple qui vont chercher la meilleure situation possible, quand ce sont des étudiants européens, font partie d'un mouvement de migration mais évidemment bien différent. Mais les cinq cent mille migrants qui ont essayé de gagner l'Europe parce qu'ils y étaient contraints ont compté parmi eux, au moins dix mille morts en 2016 et on peut dire que là il ne s'agit pas d'une aventure mais d'un drame.

Les prévisions prévoient des chiffres impressionnants, dus en particulier à une nouvelle migration comme la migration climatique et surtout la recherche, la ruée, ce qu'on a appelé la ruée vers l'Europe, la ruée vers les pays du *welfare*. On compte environ que ces gens, donc environ deux cent cinquante millions aujourd'hui, seront peut-être un milliard au milieu du siècle. Un milliard de gens qui chercheront à améliorer leur situation.

Par ailleurs un migrant, si on le regarde comme un exilé, est perçu comme un sujet. Souvent il y a une objectivation du terme de migrant alors que l'exilé implique au niveau sémantique la dimension du sujet. L'exilé implique aussi la dimension politique, sociale et culturelle.

À ce niveau, peut-être qu'on peut examiner ce qu'est l'exil, disons tout de suite qu'il fait partie de la condition humaine. Certains ont dit que la condition humaine participait de l'*exilience*. Cette *exilience*, cet exil, est une façon qu'a l'être humain de se détacher de l'origine, que ce soit bien sûr celle de sa terre d'origine, celle de sa filiation d'origine, celle de sa famille, celle de sa tradition.

On peut dire que toutes les cultures font état d'un exil constitutif de ladite culture. La culture se bâtit toujours à distance de l'origine, il suffit de penser à Adam et Ève. La Bible par exemple, puisque c'est notre livre le plus courant, ne fait que scander une longue série d'exils. Il y a dans tous ces récits bibliques comme une dénégation de l'exil. Un exil où l'être humain cherche en permanence à affirmer sa puissance et à refuser sa dispersion qui fait son destin en un chemin obligé. Vous connaissez tous le mythe de Babel qui est là pour témoigner comment l'humain s'exile aussi et avant tout d'une autre langue qui serait la langue d'origine, qui serait la bonne, qui serait la langue humaine et qui est à jamais perdue.

J'avais pu dire dans un texte écrit pour la préparation du forum de Turin sur l'étranger, « l'exil c'est ce qui nous met dans l'exigence d'aller vers soi, en se trouvant loin de sa terre selon le mot de Dieu à Abraham ». Dieu a dit à Abraham « vas vers toi ». Selon la tradition cela voulait dire « vas pour toi », mais en réalité on peut le traduire par « vas vers toi ». Dieu dit dans la Genèse « Saches que ta descendance séjournera dans une terre étrangère où elle sera amenée et opprimée ». Dans la tradition judéo-chrétienne l'exil, qui est certainement un malheur, est aussi un chemin vers la délivrance. Cet exil du peuple juif commence avec Babylone puis l'Égypte, la Grèce et Rome... La question est de savoir si cette délivrance doit être précipitée ou si l'exil est un chemin long et nécessaire que l'on ne doit pas supprimer. Certains ont fait remarquer que cet exil était aussi un des éléments essentiels dans l'histoire de la séparation, par exemple des judéo-chrétiens et des musulmans, puisque la mère d'Ismaël, qui s'en va, qui se sépare du groupe et qui est séparée du groupe se nomme Agar, ce qui signifie en hébreu « exil ». Ce n'est pas sans résonance avec tout ce qui se passe en ce moment.

L'exil est donc une séparation, mais de quoi ? De l'origine... Mais est-ce qu'il y a une origine ? Est-ce qu'au fond la séparation de l'origine, ce n'est pas tout simplement la séparation qui existe entre toute chose ? On peut dire, si on fait un saut, que ça pourrait être cette séparation que marque aussi la trace du mythe de Babel qui fait que le signifiant et le signifié vont chacun leur chemin et que le lien qui existe entre les deux n'est plus. Comme on s'éloigne de l'origine, on s'éloigne aussi d'un sens qui serait stable, qui serait définitif et qui serait le bon. Et c'est ce qui fait que tout ce qui se produit à partir de là va se produire dans ce que Freud appelait d'un mot formidable qui est l'*Entstellung*. On l'a traduit en français par *déplacement*. C'est-à-dire que les choses se tiennent à côté, si on suit le terme en allemand, et à côté dans la séparation. C'est légèrement à côté et c'est légèrement séparé, c'est *ent* ce qui marque la séparation et *stellen*, c'est se tenir, être là.

Pour Freud c'est un moment essentiel de ce qui se passe dans l'inconscient. Et Lacan a pu le traduire aussi par transposition, c'est une autre façon et qui montre le mouvement subi par le sujet de par l'effet de la langue, mais pas simplement de la langue, de la langue en tant

qu'elle aurait un certain rapport avec quelque chose de réel (la langue, ça pourrait être du blabla). Ce quelque chose de réel dont nous sommes séparés mais qui n'est pas sans nous déplacer, c'est ce que Freud situait comme le sexuel.

Ce déplacement par rapport au sexuel a des effets palpables et faciles à identifier, ce qui n'est pas forcément le cas de l'*Entstellung*. Il y a l'effet par exemple de ce que Freud appelait la *Verschiebung*, c'est-à-dire le déplacement mais un déplacement au sens de la métonymie, au sens que l'accent est mis ailleurs, au sens que la signification n'est pas toujours là où on l'attend. Et pour Freud vous le savez, c'était une conséquence de la censure. Et la censure évidemment, c'est l'effet que nous ressentons dans le langage de l'existence du réel : on ne peut pas tout représenter et donc il y a de la censure. Ces effets de censure ont pour effets de déplacer, de produire des déplacements dans le discours mais aussi dans le réel des sujets. Cela a aussi pour conséquence que si c'est le réel qui nous déplace, c'est quelque chose auquel nous n'avons pas un accès direct, ce n'est pas quelque chose de consistant et de saisissable, mais ses effets le sont. C'est pour ça que Lacan a pu parler dans la condition humaine de quelque chose d'une ex-sistence du réel, c'est-à-dire qu'il se tient lui aussi séparé mais il n'est pas sans nous déplacer.

Lacan nous dit « Que les pulsions, elles, ex-sistent, peut-être tout est-il là : en ce qu'elles ne sont pas à leur place, qu'elles se proposent dans cette *Entstellung*, dans cette déposition, dirions-nous » comme une déposition juridique « ou si l'on veut, dans cette cohue de personnes déplacées. N'est-ce pas là aussi pour le sujet sa chance d'exister un jour ? »<sup>1</sup> Phrase très jolie, enfin moi je la trouve très jolie, il le dit au début des années cinquante, il compare les pulsions à « une cohue de personnes déplacées ».

À l'époque ça parlait à tout le monde, exactement comme aujourd'hui ça parle à tout le monde quand on dit « des migrants ». Les personnes déplacées, à la fin de la seconde guerre mondiale, étaient des personnes qui par exemple, avaient été déportées et erraient à la recherche parfois d'un endroit où se poser, d'un pays où se poser. Pour un certain nombre de gens leur pays n'existait plus, on avait supprimé leur pays – ces choses-là existent aussi maintenant mais pas en Europe. Donc ils étaient, cherchant un lieu pour vivre, sachant qu'ils n'avaient plus de pays. Il y avait parmi eux pas mal de juifs, il y avait paradoxalement des Allemands, puisque ceux-ci ont été chassés de tous les pays qu'ils avaient colonisés pendant la guerre, et puis après, le phénomène s'est produit du fait du communisme, pendant très longtemps.

Est-ce un hasard si Lacan utilise ce terme pour parler des pulsions ? Je trouvais que l'image n'avait pas pris une ride et que quelque part quand on se demande si les pulsions sont une chose abstraite, l'incarner dans quelqu'un qui est déplacé dans son corps, dans son être, et qui n'a pas de place dans le monde, ce n'est pas inintéressant du tout.

Il y a donc dans la condition humaine du point de vue de son rapport à la jouissance, rapport qui s'incarne dans son rapport à la pulsion, un déplacement fondamental, et en particulier il y a un défaut d'unité. On pourrait penser, et Freud a pu le penser, qu'au fond tout

---

1. Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 662.

est bien fait, par exemple dans la jouissance humaine, et que ces pulsions, cette cohue de personnes déplacées, pourraient un jour faire une planète harmonieuse, pourrait s'unir pour une unité, et l'unité des pulsions vous le savez sans doute, c'est l'amour. Mais ça ne marche pas comme ça, l'amour ne réussit pas à unifier la jouissance humaine et elle reste soumise à des déplacements.

Tout ceci tend à poser l'existence dans la condition humaine d'un réel étrange et étranger, qui est celui de la jouissance propre. D'où la tendance immémoriale à situer la jouissance avant et comme perdue et de situer l'origine comme le lieu où il y avait la jouissance et où elle a été perdue. Vous savez « c'était mieux avant », c'est un discours qui a un succès fou puisque si vous faites de l'archéologie vous vous apercevez que déjà les proto-grecs trouvaient que c'était mieux avant, l'Âge d'or etc. C'est tout simplement lié au déplacement qui nous fait situer la jouissance. Il y a deux tendances fondamentales, soit vous la situez comme le paradis perdu, soit vous la situez comme le grand soir et vous regardez tout de suite comment le grand soir et le paradis perdu vont très bien ensemble. La délivrance qui est au bout de l'exil, c'est la récompense d'avoir abandonné le paradis perdu pour le retrouver dans la délivrance. D'où l'idée que dans les forces qui poussent les hommes à s'exiler, il n'y a pas que des forces économiques, il y a aussi une façon de traiter la condition humaine. Ce qui suppose que s'accomplir au sens humain passe par la rencontre de l'exil et pourquoi pas par la rencontre de l'exilé, de l'étranger, de l'étranger en soi et hors de soi.

C'est la grande thèse, que vous avez par exemple chez quelqu'un comme Edmond Jabès, si vous lisez *Le Livre de l'Hospitalité*<sup>2</sup>, vous vous accomplissez comme homme dans ce geste fondamental qui est celui de l'hospitalité, c'est-à-dire de l'accueil de l'hôte. Le rejet de toute hospitalité est le rejet de tout étranger, c'est l'inverse de l'humanité, ça s'appelle la barbarie.

Alors vous me direz, mais il y a certainement une force qui fait que nous nous prêtons à l'hospitalité, ça doit être la fraternité. Pour Lacan, mais pour bien des gens qui ont réfléchi au problème, la fraternité, – c'est amusant parce que quand Macron parle, il y a un grand tableau derrière avec marqué fraternité, il aurait pu choisir liberté égalité, il a mis fraternité –, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Il y a une difficulté inhérente à la fraternité. Lacan le résumait simplement en disant que la fraternité se construit à partir de l'exclusion de celui qui n'est pas mon frère, donc on pratique l'exclusion d'abord, la fraternité ensuite et pourtant c'est la fraternité alimente l'exclusion. Mais si vous voulez des choses un peu plus complexes, je vous conseille la lecture de l'histoire de Joseph et de ses frères.

D'abord, la Bible c'est une suite de querelles fraternelles radicales, ça commence avec Abel et Caïn et après, c'est comment sortir d'Abel et Caïn. C'est très intéressant pour ceux qui s'occupent d'enfants, qui ont des familles nombreuses. On voit la solution de Joseph : quand vous repérez le préféré, la bonne idée, c'est d'abord de l'attraper et de le vendre le plus cher possible aux gens les plus méchants possible. Donc lui c'est un exilé puisqu'il se retrouve en terre étrangère. Et puis après évidemment, s'il a de la chance, il revient, mais il revient comme un étranger et donc les frères commencent aussi à vouloir se débarrasser de cet

---

2. Jabès E., *Le Livre de l'Hospitalité*, Gallimard, 1991.

étranger-là. Simplement il est devenu le roi, le puissant, donc il faut s'en débarrasser de façon plus subtile. On s'aperçoit que c'est au moment où tout ça revient, que tout le monde a avoué en quoi il était un faux frère, qu'il y a une fraternité possible. C'est ça l'histoire de Joseph. C'est la fraternité retrouvée si l'on peut dire mais qui passe par des tentatives de meurtre extrêmement fréquentes et multiples. Il y a un très beau livre là-dessus, sur l'histoire de Joseph. C'est formidable parce que dans le livre on vous explique toutes les nuances de l'hébreu qui nous permettent de comprendre ce que c'est que la fraternité. C'est d'André Wénin.<sup>3</sup>

Le chemin de la fraternité passe par la subjectivation du rejet et de la haine inhérente à la relation à l'autre, qui est toujours aussi l'intrus, même si c'est un frère. C'est le fameux complexe d'intrusion dont Lacan parle dans les complexes familiaux, celui qui arrive, le puîné puisque c'est le cas de Joseph, c'est le chouchou à papa, et à Dieu évidemment, ça c'est insupportable – Ce prochain passe par la question de ce qui fait sa jouissance, puisque l'idée de la psychanalyse, c'est que ce qui est au cœur de cette hostilité, c'est la jouissance. Lacan peut dire dans *L'Éthique*<sup>4</sup> « la jouissance de mon prochain, sa jouissance nocive », – celle du prochain est toujours nocive, la vôtre est toujours très bien –, « sa jouissance maligne c'est elle qui se propose comme le véritable problème pour mon amour », ça c'est une phrase qu'on pourrait mettre dans une encyclopédie religieuse, mais c'est une phrase de Lacan dans *L'Éthique*. Il y a une tension donc entre l'unité perdue et la question de la jouissance. Et parce qu'il y a un problème avec la jouissance et avec l'unité perdue, il y a aussi un problème d'unification impossible. Éric Laurent à Turin faisait remarquer que ce qui supplée à cette unification impossible, que ce soit unification du groupe fraternité, que ce soit unification de la jouissance du corps pour une forme d'harmonie, eh bien ce qui se substitue à l'unification, c'est l'identité.

L'identité c'est formidable puisqu'il suffit de coller une étiquette et ça y est, c'est unifié. Éric Laurent disait : « L'unité faisant toujours défaut, se révélant toujours précaire, le statut du sujet est d'être divisé, tirillé entre des identifications multiples et contradictoires. » Il ajoute : « c'est dans une dimension toujours étrangère que se situe le rapport à la jouissance ». Donc vous avez d'un côté cette étrangeté de sa jouissance et de la jouissance de l'Autre, et de l'autre côté, vous en avez la suppléance par l'identité. Aujourd'hui nous sommes dans des sociétés gouvernées par le pousse-au-jouir – on a longtemps vécu dans une jouissance qui existait mais qui n'était pas promue, nous n'étions pas dans une société de consommation et de plaisir. Aujourd'hui on est dans un pousse à la jouissance et cette jouissance est toujours décevante en quelque sorte, en particulier ce qui est décevant, c'est son défaut d'unité c'est-à-dire les problèmes qu'elle se pose, qu'elle me pose, et j'y supplée par un appel à l'identité. Et donc plus vous poussez à la jouissance, plus vous transformez ça en appel à l'identité et en appel à l'identité qui est « ma jouissance n'est pas la sienne » et donc priez ceux qui ne jouissent pas pareil de déguerpir.

---

3. Wénin A., *Joseph ou l'invention de la fraternité*, Lessius, 2005.

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1986, p. 220.

Ça saute aux yeux quand c'est dû à des attitudes sexuelles, des choix de genre ou de sexualité mais très vite la jouissance la plus insupportable, c'est celle qui ne parle pas, et c'est celle qui est « visible » comme la couleur de la peau.

Donc la jouissance est étrangère. Et si la jouissance est étrangère, il n'y a qu'un pas pour qu'elle soit celle de l'étranger et donc que l'étranger et sa jouissance soient immédiatement perçus et refusés. On peut l'accepter, à condition souvent qu'il renonce à sa jouissance, on appelle ça l'assimilation. L'assimilation, c'est : vous allez essayer de vous faire un peu oublier et vous allez adopter notre mode de jouir. Par exemple, un des moyens de l'assimilation sera que vous vous persuaderez que votre histoire, c'est la nôtre, vous savez « nos ancêtres les gaulois », quand dans les colonies on apprenait soigneusement que les ancêtres étaient gaulois. Et ça continue sur le mode de toutes les campagnes actuelles pour restaurer une histoire qui ait un sens, nationale et tout. C'est tout simplement un mythe dans lequel on demande aux gens de s'inscrire.

L'assimilation passe souvent, dans l'exil en particulier, par un rejet de soi-même. Le grand drame de la migration, c'est qu'elle est calculée à partir de l'urgence. Il y a certaines choses qui sont faites pour répondre à l'urgence mais il n'y a quasiment rien de fait pour justement faciliter ce qu'on pourrait appeler non pas une assimilation mais une intégration. Et en particulier, il n'a aucune réflexion sur le temps, le temps qu'il faut. Le problème est toujours traité dans l'immédiat comme une urgence sociale et le temps qu'il faut n'est pas calculé, par exemple, qu'est-ce qu'ils vont devenir à la troisième génération ou à la quatrième génération. Et les gens qui ont étudié un peu sérieusement les migrations, voient que beaucoup de problèmes surgissent après coup et que si on ne les traite pas avant coup, ils reviennent très vite.

Cela pose la question de l'accueil. À propos de cet accueil, Guillaume Leblanc remarquait que justement le secours, c'est souvent la négation de l'hospitalité. L'accueil demande une réflexion et un travail beaucoup plus profond que d'assurer le secours. Et on est dans une société du secours. On pourrait dire que ce qui s'applique aux migrants peut s'appliquer à tous les précaires. On apporte aux précaires un secours, on ne leur apporte pas une hospitalité, on n'essaie pas de calculer ou de calculer avec eux quelle place ils pourraient avoir dans le monde. On secourt pour préserver la vie, c'est mieux que de laisser mourir, mais ça n'est pas l'hospitalité.

Un autre problème lié à l'exil, c'est le problème du retour. Il n'y a rien de simple dans le retour, puisqu'on s'aperçoit souvent que l'exil est sans retour, en particulier pour les migrants.

Il y a beaucoup de pays par contre où une fois que vous êtes partis, il n'y a aucune chance pour que vous y reveniez. C'est le cas par exemple de la Syrie où Bachar El Assad rase les villes au bulldozer, et pour les gens qui arriveront en disant, mais là c'était chez moi, c'est terminé pour toujours. Vous savez que Joyce a écrit une pièce de théâtre qui s'appelle *Les Exilés* ou *Les Exils* (ça dépend comment on veut traduire *Exiles*) et qui présente justement des exilés qui rentrent chez eux. Tout le monde lui a demandé, en particulier Italo Svevo, mais pourquoi as-tu choisi des gens qui rentrent chez eux, puisqu'à priori, tu aurais dû prendre des

gens qui partent ? Et Joyce, il savait de quoi il parlait, lui a dit, mais le plus difficile c'est de rentrer et c'est le plus dangereux. Et il a renvoyé Svevo à la parabole du fils prodigue.

Il n'y a plus d'accès possible à un lieu qui soit le sien. Et donc au fond, *Ulysse*, le grand roman de Joyce et qui est un roman de l'exil, l'histoire d'Ulysse, un des grands exilés aussi, montre quoi ? Un héros qui s'appelle Bloom et qui voudrait bien et ne voudrait pas être irlandais mais il est juif, donc c'est assez difficile. Il y a une scène dans *Ulysse* où il essaie d'expliquer à des irlandais que quand même les juifs sont sympas et évidemment les irlandais qui sont catholiques et antisémites comme ce n'est pas possible, enfin pas tous mais la plupart, lui disent qu'il n'est pas irlandais donc il ne sera jamais irlandais chez les irlandais. Ça va aboutir à cette idée moderne que porte Joyce, qu'il s'agit dans le monde moderne de créer sa patrie, de l'inventer plutôt que de l'hériter. Et c'est ce qu'il a fait. *Ulysse*, c'est un bout de l'Irlande, les irlandais ont mis du temps à s'en rendre compte, mais vous savez, il y a le *Bloomsday*, Bloom ça devient une part de l'Irlande, mais d'une Irlande un peu fabriquée par Joyce. Il y a un critique qui a dit que la sublimation chez Joyce lui permet de faire de l'exil sa demeure. Je trouve que c'est une très belle expression. On voit chez un certain nombre d'écrivains comment l'exil, ça fait écrire. On se demande si tout roman n'est pas un roman de l'exil et au fond, c'est ce qui permet de faire de l'exil sa demeure, c'est-à-dire faire de l'exil un symptôme intéressant pour les autres aussi. Cette phrase se trouve dans un recueil passionnant, sorti suite à un colloque qui a eu lieu à la Sorbonne qui s'appelle *Dans le dehors du monde*<sup>5</sup>. L'un des auteurs dit que « la dernière œuvre de Joyce forme à la limite ce parcours d'écriture exilée. Le paradoxe de cette œuvre, « (...)c'est qu'en même temps elle offre au lecteur par une multitude d'équivalents symboliques et par la tentation d'une langue devenue elle-même chose, l'espoir d'un Ithaque littéraire, tout en poussant à bout l'écriture de l'exil, elle en incarne un au-delà ». Il parle là de *Finnegans Wake*. C'est-à-dire que justement, on comprend la logique dont je suis parti au début, si vous pensez que ce qui est perdu, c'est l'origine d'une langue qui serait la langue, vous pouvez essayer dans une tentative désespérée d'écrire dans la langue de l'Autre voire de fabriquer une langue qui elle-même devient l'Autre. Parce que *Finnegans Wake* est écrit dans aucune langue en quelque sorte, ou dans toutes les langues, vous pouvez le lire, suivant la langue que vous choisissez, vous le lisez de façon différente, si vous vous appuyez sur les sons. Et donc on comprend pourquoi ça intéresse, mais on comprend aussi pourquoi il ne s'agit pas de retourner dans la nostalgie au pays qui est perdu ni de s'intégrer forcément dans le pays en s'oubliant soi-même, ce qui est porteur de problèmes, mais peut-être – mais alors pas tout seul, tout le monde ne s'appelle pas Joyce – de retrouver, d'inventer quelque chose d'une position dans l'exil.

Alors évidemment l'exil coupe l'exilé des autres hommes, il fait de lui une exception au bon sens du terme et au mauvais sens du terme, je parle ici des exils forcés ou choisis qui émaillent par exemple les exils des écrivains. Pour le migrant, ce qui apparaît assez rapidement, c'est l'impossibilité du retour et on s'aperçoit quand on examine le destin des exilés en littérature par exemple que, soit il y a une culture de la mémoire nostalgique du pays perdu, soit il y a une rupture radicale. Et la question que pose ce travail de la Sorbonne que

---

5. Asholt W., Morel J.-P., Goldschmidt G.-A., *Dans le dehors du monde : Exils d'écrivains et d'artistes au XX<sup>e</sup> siècle*, Presse Sorbonne Nouvelle, 2008.

j'ai trouvée intéressante, c'est celle du pré-exil. C'est-à-dire que pour les gens qui s'exilent et peut-être pour une partie des gens qui migrent, il y a un pré-exil, c'est-à-dire qu'ils sont déjà exilés, ils sont déjà migrants chez eux, ils sont déjà à part des autres. Ce qui entraîne deux légendes, d'un côté « nous n'avons que les asociaux », c'est le discours de droite, d'un autre côté les migrants qui disent « nous sommes que les aventuriers », si vous prenez ça dans la gloire par rapport à ceux qui ne tentent pas l'aventure.

Et donc il faut être un petit peu étranger pour partir à l'étranger et aussi avoir peut-être accès à ce qu'au xx<sup>e</sup> siècle on appelait la dimension de l'exil intérieur. Ça c'est une grande tradition chrétienne, qui existe aussi dans les pays musulmans. Cette idée vous l'avez dans la Bible, l'exil est délivrance, c'est un long chemin qu'il faut parcourir pour arriver à la délivrance, et certains se sont dit qu'il n'y avait peut-être pas besoin de parcourir beaucoup de chemin, il suffisait de réaliser ce voyage à l'intérieur de soi et que l'exil soit intérieur. C'est une partie très importante dans la perspective musulmane aussi, que l'exil soit intérieur, ce qui a entraîné un tas de malentendus autour du djihad, l'effort de l'exil intérieur, c'est un combat permanent mais qui ne consiste pas forcément à tuer les gens.

Ce qui arrive aujourd'hui, c'est un rapport à l'histoire du migrant, ce qui est aussi très important, c'est que le migrant est devenu un « sans papier ». Autrefois, je ne dis pas toujours, mais souvent, le migrant avait des papiers. Ils ont assez rapidement compris que ces papiers servaient à les renvoyer chez eux donc ils n'en ont pas et comme ils n'en ont pas, on leur demande, pour les identifier, de nous raconter une histoire.

Et donc il est évident que cette histoire est une histoire très particulière. Il y a un savoir-faire nécessaire au voyage, à la circulation et il y a un savoir-faire de l'histoire, c'est-à-dire de pouvoir s'insérer, se faufiler pour être accepté. Très souvent, ces gens sont démunis. Pas tous, ceux qui sont des immigrés venant de Syrie ou d'Iran ou de Turquie, voire du Soudan ne sont pas du tout démunis culturellement, mais s'ils viennent des profondeurs de l'Afrique ou du Sahel, ce n'est pas toujours le cas. Et donc il y a des gens qui sont des vendeurs de vie, vous connaissez ça, qui leur vendent des histoires. Et le migrant doit faire avec une histoire qu'on lui a vendue, qu'après il doit raconter à des gens censés l'authentifier, dont une partie sont des psys d'ailleurs, ce qui est quand même curieux, pour leur donner par exemple le statut de réfugié.

Il est évident que là-dedans, il y a des gens qui fabriquent des récits et des gens qui les traduisent, et dans les gens qui les traduisent et ceux qui les fabriquent, ils peuvent vous refiler des trucs avec une bombe à retardement. Par exemple, on a démontré que les chinois de Paris vendaient aux chinois qui demandaient à être réfugiés, des histoires avec des éléments dedans pour être sûrs qu'ils ne seront pas réfugiés, des histoires fabriquées pour qu'ils se fassent renvoyer, mais ils ne le savent pas puisqu'ils ne sont pas de Paris et les gens qui leur vendent des histoires sont payés par le gouvernement chinois. Mais aussi, si vous demandez aux gens, racontez-nous une histoire authentique, ça va vous persuader que vous-même vous êtes français parce que vous savez, vous, raconter une histoire authentique alors que quand on est analysé, on se dit, est-ce que l'histoire que j'ai racontée était authentique ? On a les plus grands doutes... Enfin quand on est bien analysé ! Ce qui est intéressant, c'est donc que le



phénomène migratoire au niveau clinique déplace toute limite entre le vrai et le faux, entre l'authentique et le semblant, le réel et la fiction et rajoutez à cela les traducteurs qui, soit par amabilité vont changer votre récit pour qu'il soit plus crédible, soit parce qu'ils n'auront rien compris, soit au contraire vont le changer pour qu'il soit moins crédible, ça dépend pour qui ils travaillent exactement et comment ils conçoivent leur travail.

Il est sûr que les récits, ça nous amène à un autre chapitre, qui n'est pas mince, c'est le trauma de l'exil, qui prend des formes multiples. Il y a évidemment le trauma de la séparation, il y a évidemment le trauma, qui à l'heure actuelle est au premier plan, des épreuves traversées – traverser la Libye, ce n'est pas exactement une promenade de santé – et il y a aussi à l'arrivée, le trauma de la position d'exilé lui-même. Mais on l'étudie très peu aujourd'hui, alors qu'on l'a étudié beaucoup pour les guerres par exemple. Et souvent le trauma de la guerre préexiste au trauma de l'exil et tout ça se mélange d'une façon très difficile à différencier, mais on étudie peu la transmission au fil des générations de ces traumas – puisqu'on sait bien que les traumas ça se transmet.

Très souvent on s'aperçoit que l'assimilation justement passe par un rejet du trauma. Très souvent on remarque chez les exilés un signe qui est fréquent chez les gens qui ont subi des traumas, c'est que la haine que vous avez rencontrée par exemple chez les gens qui vous ont torturé, dans la politique, dans la guerre, dans les viols, dans tout ce que vous voudrez, dans les accidents, vous la retournez contre vous-même. Il y a la haine de soi, c'est l'un des traits majeurs des conséquences du trauma. Et cette haine de soi très souvent et c'est le paradoxe, s'applique à la descendance. C'est-à-dire qu'on peut en tant qu'exilé aimer bien sûr beaucoup ses enfants mais ne pas aimer qu'ils vous ramènent à votre condition. Ça peut passer par vouloir qu'ils soient des enfants comme les autres, les autres du pays accueillant, et donc par faire haïr en eux ce qui n'est pas comme les autres et tout ça se transmet d'une façon curieuse.

La conséquence de cela, c'est que la deuxième génération peut opérer un rejet, les enfants vont rejeter les parents. Ils vont rejeter justement leur assimilation et évidemment tout ça débouche sur des retours dans le réel de ce qui a été effacé, selon la vieille loi de Lacan que ce qui est aboli du symbolique revient dans le réel. Et on peut dire qu'une partie du sectarisme musulman, appelons ça comme ça, ou du sectarisme islamiste, qui n'est pas tout l'Islam, est un retour dans le réel d'un oubli de l'Islam dans une génération. C'est un retour dans le réel sous la forme de la caricature, c'est un retour instrumenté, il n'est pas né comme ça spontanément et tombé du ciel, il a été fabriqué lui aussi comme les récits des vendeurs de vie, il y a des gens qui sont là pour vendre des choses soi-disant authentiques.

Évidemment tout cela a des effets sur la santé mentale mais qui sont parfois très paradoxaux. Les américains ont beaucoup étudié, – je ne sais pas s'ils étudient encore avec Trump – ils ont beaucoup étudié la santé mentale des mexicains, parce que certains voulaient démontrer que les mexicains apportaient des maladies mentales et que donc il ne fallait pas les prendre. Et donc ils ont été très embêtés parce que toutes les statistiques montrent que les mexicains qui arrivent sont en meilleure santé mentale que les américains et qu'au bout de vingt ans par contre, ils sont aussi malades que les américains tout simplement parce qu'ils

sont passés au mode de vie américain. Et donc la différence disparaît assez rapidement parce qu'ils attrapent les maladies de la civilisation américaine qu'ils n'avaient pas, en particulier les maladies mentales, qu'ils n'avaient pas quand ils étaient de l'autre côté de la frontière.

Lacan, dans les années quarante, c'est-à-dire après quand même un grand drame, disait : « Je m'affirme comme homme de peur d'être dénoncé comme n'étant pas un homme, soit d'être un barbare. » C'est un mouvement identitaire qui fait que vous allez essayer de faire comme les autres hommes, quoiqu'ils fassent d'ailleurs, et ça passe souvent, hélas, par la définition du non-homme, celui qui n'est pas un homme et évidemment de là naît le racisme, l'antisémitisme et bien d'autres choses. Alors qu'on pourrait entendre la phrase autrement, c'est, « je m'affirme comme homme de peur d'être dénoncé comme n'étant pas un homme », ça peut se passer à l'intérieur de quelqu'un, tu n'es pas encore peut-être un homme, tu n'es pas encore peut-être un homme à plusieurs, c'est-à-dire un homme dans le lien social, si tu n'es pas allé vers le plus étranger en toi-même et par là nécessairement aussi vers le plus étranger au-dehors. Et cela passe par le fait que cette humanité, il faudra aussi qu'on la transmette à nos enfants. Parce qu'il n'est pas du tout sûr que beaucoup de choses qui nous semblent comme des valeurs évidentes soient reprises de façon évidente par les jeunes générations, qui ont l'air de voter à droite quand même, soit dit en passant si vous avez regardé les statistiques, beaucoup plus qu'avant, et un peu partout en Europe.